



CHARIVARI CANADIEN

"HOUI SOIT QUI MAL Y PENSE."

VOL. 1. MONTREAL, MARDI 6 AOUT, 1844. NO. 25

MELANGES.

OUI ET NON.

C'était dans le midi de la France, dans ce pays où les joies de famille, où les fêtes de village semblent encore rappeler le temps des troubères ou l'époque du bon roi René, que la plus élégante batisse avait pour habitants M. de Beaumanoir, ancien colonel, ses deux fils, officiers de marine, et sa charmante fille, adorée par tous trois.

Cette candide et douce enfant était d'une organisation délicate et fine, comme un de ces anges que rêvent les poètes, Raphaël l'aurait choisi pour une des vierges que son pinceau dérobaient au ciel; le Corrège aurait voulu l'entrevoir dans ses songes; Carlo Dolce aurait demandé à genoux de copier sa ravissante tête; et Vateau l'aurait placée dans son plus précieux tableau.

Chaque regard de Sophie, chaque geste, chaque mouvement avait un charme qui lui était propre, et son ensemble une harmonie difficile à rendre, impossible à analyser. Il ne faut pas croire que Sophie ressemblât à ces femmes frêles de Paris, fleurs étiolées par les bougies des salons du monde; non, Sophie était l'enfant d'un ciel limpide comme celui d'Italie, d'un air pur comme celui des montagnes, et d'une atmosphère de vie.

Les qualités de son cœur se joignaient à celles de son esprit. A dix-neuf ans, et vivant presque toujours dans le beau domaine de son père, Sophie n'avait point appris cette coquetterie des grandes villes qui fane l'imagination et corrompt le cœur.

Elle n'avait pas non plus cette froideur et ces calculs que produisent les intérêts matériels du monde.

Elle ne prétendait pas avoir plus de raison ou plus de religion que d'autres,

afin d'avoir le droit de ne plus s'intéresser à rien qu'à soi ou à son salut: égoïsme qu'on veut pareil au nom de vertu.

C'était tout naturellement une jeune fille innocente dont l'enveloppe aristocratique et gracieux renfermait une âme aimante et pure.

La fin de l'automne la surprenait quelquefois pensive et triste. Elle regardait les fleurs courbées et, sans parfums, le bouton se flétrissait sans s'épanouir, la branche n'avait plus ni souplesse ni vigueur, plus de chaleur au ciel, plus de vie sur la terre... et sans savoir, pourquoi, Sophie soupirait, puis demandait à Dieu un apui, sans s'apercevoir qu'elle en avait trois. La prière alors était ni eux sentie, plus fervente, plus consolante aussi; car la prière c'est l'espérance, et l'espérance c'est presque la foi.

Non loin de l'habitation de M. de Beaumanoir, demeurait madame de Maisoncelle. C'était la veuve d'un capitaine de vaisseau, qui lui avait laissé une fortune honnête et un trésor sans prix; la fortune c'était douze mille livres de rente sur l'Etat, et le trésor, c'était son fils unique. Tout le passé, tout le présent, tout l'avenir se résumait pour elle dans son Jules.

Jules de Maisoncelle avait un esprit distingué, d'agréables manières, un ton parfait, ce qui n'est pas commun en Provence; et de nobles sentimens, ce qui n'est commun nulle part. Ses défauts, hélas! qui en est exempt? étaient un mélange de dissimulation, de jalousie et d'entêtement. L'âme était excellente; seulement il avait une raideur de caractère qui fléchissait rarement sous la puissance du raisonnement; il croyait que c'était faiblesse, mais elle cédait facilement à l'épreuve du cœur; car c'était toujours son guide.

Madame de Maisoncelle voyait avec peine que son fils faisait depuis quelque

temps de fréquentes absences à Marseille. Malgré ses vingt-deux ans, Jules continuait à se perfectionner dans l'étude de la peinture, et ce n'était qu'à l'occasion, disait-il, qu'il pouvait trouver le moyen de se livrer à ce goût. Mais on ne paierait pas de soir, et Jules rentrait souvent fort tard.

Les relations avec les Beaumanoir, qui avaient paru si douces, s'étaient tout à coup ralenties. La pauvre mère se perdait en conjectures. Voilà ce qu'elle ignorait.

A la dernière fête du hameau des Beaumanoir, on avait dansé dans le parc, et suivant l'usage traditionnel, chacun avait pris les costumes champêtres et élégants du pays. Après plusieurs contredanses, Sophie avait été s'asseoir à l'écart sur un de ses banc favoris, banc où Jules avait passé de si doux moments près d'elle, et où il s'appretait à la rejoindre; car tous deux s'aimaient sans se l'être jamais dit. Par un fatal hasard, un étranger, qui, depuis quelques mois, était le commensal des jeunes Beaumanoir, qu'il avait reçus chez lui à Gènes, était près du banc lorsque Sophie vint s'y assoir. Surprise, et ne sachant comment se défaire du seigneur Grimaldi qui l'obsédait de ses fatigantes déclarations, elle lui dit:

(A Continuer)

Je suis fâché de n'avoir pu assister à la distribution des prix au collège et chez les Frères de la Doctrine Chrétienne. Il paraît que j'ai perdu une fameuse occasion de prendre des notes. Par exemple on me dit que Daly et M. Donnell y étaient ainsi que le vénérable. Il s'est sans doute passé des farces qui auraient bien figuré dans mes colonnes. Mais, voyez-vous je ne suis pas d'omniprésence.